

Maria FERRANTI

*La Princesse de Mantoue*

FERRANTI, Marie, *La Princesse de Mantoue*. Paris. Galliard. 2002. 104 pages

Marie Ferranti (1962-), découverte par Pascal Guignard, a reçu le grand prix de l'Académie française pour ce roman.

En s'appuyant sur le travail d'un historien de l'art, Ronald Lightbown, ainsi que sur des correspondances – entre autres, celle de Mantegna à son beau-père, Jacopo Bellini, et celle de Vittorini da Feltre, précepteur des enfants Gonzague – dont la moindre n'est pas la correspondance de Barbara de Brandebourg-Külm bach (1422-1481) à sa cousine Maria de Hohenzollern, Maria Ferranti brosse le portrait de Barbara.

Barbara arrive à dix ans à la cour de Mantoue pour épouser Louis de Gonzague (1412-1478), fils aîné de Francesco, appelé à lui succéder. Elle apprécie Mantoue, puisqu'elle écrira que « À côté des Gonzague, les Brandebourg sont des rustres. » Louis disparaît après le mariage pour aller combattre aux côtés de Sforza, duc de Milan, et revient en *condottiere* auréolé de gloire et richissime. Ferranti magnifie la figure de Barbara, cette matrone au large bassin et au visage ingrat que Mantegna a peint dans la *camera depicta* – notons que les livres d'art utilisent l'expression *camera picta* – plus connue sous l'appellation de Chambre des époux, *Camera degli Sposi*, du château San Giorgio de Mantoue. Barbara eut d'ailleurs l'intelligence de n'en pas tenir rigueur au peintre et de souligner son immense talent. C'est Barbara qui aurait poussé son époux à faire de Mantoue une ville brillante et à veiller au bien-être de son peuple avec beaucoup de subtilité. Son mélange d'audace et de respect des protocoles en fait une personne attachante.

C'est sans doute la raison pour laquelle, lorsque le lecteur découvre, en fin d'ouvrage, la page de postface dans laquelle l'auteur avoue que rien de ce qu'elle a avancé n'est vrai, qu'il n'y a eu aucune des prétendues correspondances et qu'elle a tout inventé pour ce roman, il se sent dépit.

Citation

« Il a fallu attendre que la cour soit couchée. (...) Imagine, ma chère Maria, Mantoue déserte, et nous quittant le château à pied, sans escorte, pauvrement vêtus, piaffant d'impatience, courant, soufflant, riant du bon tour que nous jouions.

(...) J'arrangeai ma coiffe, rappelai à Teresa de me tutoyer ; Louis en fit de même avec Francesco, son capitaine et, le cœur battant, nous nous engouffrâmes dans cette pièce bruyante, enfumée, empuantie par la crasse.

(...) A notre table, tout le monde était mêlé : jeunes et vieux, hommes et femmes.

(...) Pour entamer la conversation avec nos voisins de table, nous leur offrîmes du vin. (...) Je m'aventurai à prononcer quelques paroles, m'enhardis et, à mots couverts, mais fort compréhensibles, je ne me privai pas de médire de Louis. Imagine son étonnement. Il manqua de s'étouffer. Un gros garçon, fort en gueule, intervint.

« Je me présente : Andrea de Vérone, pour vous servir. Louis a peut-être conquis Milan, mais pas moi ! » et là-dessus, il s'envoie une énorme lapée de vin.

(...) Ce qui fit la plus forte impression sur Louis fut la liberté de paroles de ces petites gens, comparé aux grimaces des seigneurs de la cour. Il y vit la nécessité de changer. Ce qu'il fit. » p. 34 à 39